



La collection de poche des éditions Zulma

La Théorie du panda

Pascal Garnier (1949-2010) est un maître du roman noir, et on ne s'étonnera pas qu'il ait reçu le Grand Prix de l'humour noir en 2006. Ses romans, traduits et encensés aux États-Unis et en Grande-Bretagne, en ont fait un auteur culte. *Après Les Hauts du bas, L'A26 ou Comment va la douleur ?, La Théorie du panda* confirme, si besoin était, son immense talent.

« Le noir de Pascal Garnier est celui que seuls peuvent voir les astronautes : brillant, sans fond, et constellé de mystérieux points lumineux à la fois glaciaux et étrangement réconfortants... Simenon a trouvé son véritable héritier. »

JOHN BANVILLE

« Délicieusement noir... douloureusement drôle. »
The New York Times



Du même auteur chez Zulma

LA SOLUTION ESQUIMAU
LES INSULAIRES ET AUTRES ROMANS (NOIRS)

L'A26

NUL N'EST À L'ABRI DU SUCCÈS
COMMENT VA LA DOULEUR ?

LES HAUTS DU BAS

LUNE CAPTIVE DANS UN ŒIL MORT

LE GRAND LOIN

CARTONS

P A S C A L G A R N I E R

LA THÉORIE
DU PANDA

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

© Zulma, 2008 ; 2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *La Théorie du panda*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

z

Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve...

SERGE GAINSBOURG

À Jean-Bernard Pouy

Il est assis, seul au bout d'un banc. C'est un quai de gare désert où s'enchevêtrent des poutrelles métalliques sur fond d'incertitude. La gare d'une petite ville de Bretagne, un dimanche d'octobre. Ça ressemble à n'importe où mais c'est bien la Bretagne, enfin, celle de l'intérieur, la mer est loin, insoupçonnable, rien de pittoresque. Il flotte dans l'air une vague odeur de lisier. Une pendule propose 17 h 18. Tête baissée, les coudes sur les genoux, il regarde les paumes de ses mains ouvertes. Il se dit que dans les trains on a toujours les mains sales. Pas vraiment sales mais poisseuses de cette sueur grise, sous les ongles surtout, celle des autres qui ont touché avant vous les poignées, les accoudoirs, les tablettes. Il les referme, redresse la tête. Parce que l'immobilité totale qui l'entoure semble le provoquer, il se lève, empoigne son sac de voyage, remonte le quai sur une dizaine de mètres et emprunte le passage souterrain en direction de la sortie. Il ne croise personne.

D'un coup de dent il déchire l'enveloppe de plastique qui protège la minuscule savonnette et se lave les mains longtemps. Le lavabo est muni de deux robinets ce qui l'oblige à passer de l'un à l'autre car l'eau

coule brûlante de celui de gauche et glacée de celui de droite. Il ne se regarde pas dans le miroir, il s'est juste entrevu parce qu'on ne peut pas faire autrement, comme un passant anonyme au coin d'une rue. La serviette est à peine plus grande qu'un mouchoir, en nid-d'abeilles, le modèle classique des hôtels modestes. Il fait le tour de la chambre en s'essuyant les mains. Une table, une chaise, un lit, une armoire contenant un oreiller, une couverture écossaise à dominante vert amande et trois cintres. Tout du même faux bois, agglo, plaqué palissandre. Il jette la serviette sur le couvre-lit de chenillette marron. On étouffe. Le radiateur n'offre que deux possibilités, ouvert, fermé. Un jour il s'est débarrassé d'une portée de chatons enfermés dans une boîte à chaussures tapissée de coton imbibé d'éther. Ça n'avait pas duré longtemps, les miaulements, les coups de griffe. Son sac au pied du lit, les anses sur les flancs, la languette de la fermeture à glissière pendante, ressemble à un vieux chien éreinté. D'un coup sec il tire le rideau et ouvre la fenêtre en grand. Toujours cette odeur de lisier. Un réverbère vaporise une lumière blafarde sur une demi-douzaine de box obturés par des portes de tôle ondulée d'une même couleur indéfinissable. Au-dessus, un ciel, parce qu'il en faut bien un, toujours.

Le lit est aussi mou que le plafond est dur. La coupelle en verre dépoli de la suspension évoquant maladroitement une sorte de fleur épanouie n'arrive pas à l'égayer. Il l'éteint.

— Vous savez où l'on peut dîner par ici ?

— Un dimanche soir?... Essayez le Faro, la

deuxième rue à gauche en descendant le boulevard. Mais je ne sais pas s'il est ouvert. Je vous donne le code au cas où vous rentreriez après minuit ?

— C'est inutile, je serai de retour avant.

La réceptionniste s'appelle Madeleine à en croire la médaille qui pend à son cou. Sans être belle, elle n'est pas laide. Disons qu'elle hésite entre les deux. Mais elle est franchement brune. Une ombre de moustache surligne sa lèvre supérieure.

Quelques boutiques éteintes sur le boulevard, pareilles à des aquariums vides. Une voiture passe dans un sens, deux dans l'autre. Aucun piéton.

Le Faro est plus un bistrot qu'un restaurant. Hormis le patron assis derrière le comptoir, un stylo dans la bouche, absorbé par quelques tâches obscures de comptabilité, l'endroit est désert.

— Bonsoir. On peut dîner ?

— Je ne fais pas restaurant ce soir.

— Ah... Alors un Coca... Non, un demi.

Descendu de son tabouret, l'homme ne doit guère dépasser un mètre soixante-cinq. Trapu, le poil dru, un sanglier doté d'un regard de biche tamisé par de longs cils recourbés à leur extrémité. Il tire une bière, la pose sur le comptoir après avoir donné machinalement un coup de torchon dessus.

— D'habitude, je fais restaurant, mais pas ce soir.

— Tant pis.

Un moment il reste là, embarrassé, les yeux baissés, agitant son torchon, puis regagne brusquement son tabouret derrière la caisse.

À part les quatre lampes de cuivre qui douchent le bar, le reste de l'établissement est plongé dans l'obs-

curité. Sans doute parce qu'il n'y a aucun client. On distingue des tables, des chaises et plus loin, dans l'arrière-salle, des jouets d'enfant, un tracteur à pédales, des cubes, des legos, un livre ouvert, des feuilles de papier, des feutres éparpillés.

Il ne touche pas à son demi. Peut-être n'en a-t-il pas vraiment envie.

— Vous vouliez manger ?

— Oui.

— C'est ma femme qui fait la cuisine. Mais elle est à l'hôpital.

— Désolé.

Pendant un moment on n'entend plus que le pétilllement de la mousse à la surface de la bière.

— Vous aimez le ragoût de morue ?

— Oui... Je crois.

— Il m'en reste. J'allais fermer. Si ça vous tente...

— Je veux bien.

— Installez-vous. Non, pas dans la salle, venez.

L'arrière-salle s'illumine soudain d'une clameur de néon jaune citron. Ensemble, ils enjambent le tracteur à pédales, les cubes, les legos, les feuilles de papier maculées de dessins d'enfant aux couleurs criardes.

— Mettez-vous là.

La table à laquelle il prend place fait face à un téléviseur monumental. Elle est recouverte d'une toile cirée à motifs de marguerites blanches sur fond vert pomme.

— J'en ai pour un instant.

Avant de se retirer, le patron appuie sur un bouton de la télécommande. L'écran vomit un flot d'images incohérentes et de sons tonitruants comme le sang

d'une gorge tranchée, un gargouillement continu.

... MAIS LE BILAN EST PROVISOIRE. EN IRLANDE DU NORD...

— *Bacalao!*

Le patron pose sur la table deux assiettes pleines à ras bord de morue, de pommes de terre, poivrons, tomates ainsi qu'une bouteille de *vinho verde*.

— Bon appétit.

— Merci.

... LES PARENTS ONT LANCÉ UN MESSAGE AUX RAVISSEURS. ON LES ÉCOUTE...

— C'est Marie, ma femme, qui le fait mais c'est moi qui lui ai appris. Je suis portugais, elle est bretonne. Elle savait faire que des crêpes. Elle en fait toujours. On est en Bretagne alors il faut faire des crêpes pour les Bretons. Vous êtes breton ?

— Non.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ?

— Le Breton avale son demi cul sec, pas vous.

— C'est grave ?

— Quoi ? De ne pas être Breton ?

— Non, votre femme.

— Non. Un kyste. Elle est solide. C'est la première fois qu'elle est malade. Je l'ai conduite à l'hôpital ce matin. Les enfants sont chez leur grand-mère. C'est mieux pour eux.

... L'ACCIDENT N'A HEUREUSEMENT FAIT AUCUNE VICTIME. DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL AU CAIRE, LAURENT PÉCHU...

— Vous en avez combien ?

— Deux, un garçon et une fille, Gaël et Maria, sept

et cinq ans.

... IL POURRAIT S'AGIR D'UNE ERREUR HUMAINE...

— Et vous, vous avez des enfants ?

— Non.

— Vous êtes marin ?

— Non.

— Je disais ça à cause du caban.

— C'est un vêtement pratique.

... À LA MI-TEMPS, LE SCORE ÉTAIT DE TROIS À DEUX...

La morue n'est pas assez dessalée. Il n'aime pas le *vinho verde*, il préférerait de l'eau mais il n'y en a pas sur la table. Il suffirait d'en demander... le patron ne refuserait pas... C'est comme pour le demi qu'il n'a pas bu... C'est idiot...

— Vous connaissez le Portugal ?

— Je suis allé à Lisbonne.

— Une belle ville ! Grande ! Moi, je suis de Faro. C'est joli aussi, mais plus petit. Je suis venu en France en soixante-dix-sept, à Saint-Étienne, maçon. Et puis...

... TRIOMPHE À L'OLYMPIA. ÉCOUTONS L'UN DE SES FANS...

— ... alors j'ai laissé tomber le bâtiment pour tenir le restaurant avec Marie. Vous voulez un café ?

— Non, merci.

— Ah...

... TEMPS COUVERT MAIS AVEC DE BELLES ÉCLAIRCIES EN FIN DE JOURNÉE...

— C'était très bon. Je vous dois combien ?

— Euh... Dix euros. Je ne vous fais pas payer la bière.

— Merci.

... EXCELLENTE SOIRÉE ET RESTEZ AVEC NOUS SUR
LA UNE !...

— Je pensais dîner seul ce soir et puis... Je m'appelle José. Et vous ?

— Gabriel. À demain.

— Oui, à demain... Mais tant que Marie sera à l'hôpital je ne fais pas restaurant.

— Ça ne fait rien.